

ÉPILOGUE

Copeau s'affaiblit doucement tandis que la guerre tourne progressivement à l'avantage des Alliés. « Je n'ai plus du tout de mémoire. Je patauge », écrit-il dans son *Journal*. Le 20 décembre 1943, il rédige la première page de ses *Registres*. Martin du Gard aimerait que son ami s'y consacre exclusivement. « À tort ou à raison, j'y mets, *a priori*, plus de confiance qu'en tes drames, lui écrit-il. J'ai toujours pensé que si j'avais été un dictaphone enregistreur, quand tu me racontais tes "souvenirs", au cours de ces nuits de l'hiver 14 où nous errions interminablement sur le boulevard Saint-Germain, ta grande œuvre serait faite... Oui, l'époque de Jules Renard est d'une médiocrité inacceptable... Je crois, dur comme fer, que c'est toi qui as été le principal fossoyeur de cette putréfaction, et que la Révolution du Vieux-Colombier, en sapant la Bastille des Boulevards, a été beaucoup plus qu'une évolution de l'art dramatique. (Je n'oublie pas, d'ailleurs, que tu as dirigé la *NRF*.) » Copeau n'écrira qu'une seule page de ses *Registres*. La lecture prend le pas sur l'écriture.

Copeau goûte de plus en plus l'intimité avec Agnès. « Elle évoque plus volontiers devant moi ses souvenirs de jeunesse, comme si j'étais devenu un camarade plus intime, plus digne de sa confiance. » « Je me suis avisé que, depuis bientôt un demi-siècle que nous nous sommes rencontrés, je n'avais pas pris le temps de la connaître, et qu'il reste en nous deux bien des régions que la sincérité réciproque n'a pas encore éclairées, écrit Copeau le mois suivant. Si elle mourait, je me demande si je me la rappellerais suffisamment pour tracer d'elle un portrait véridique. Notre intimité devient de plus en plus grande. Cette solitude à deux est son triomphe. Cette solitude peu à peu fait en moi et autour de moi la vérité. Le mercredi

des Cendres, j'ai écrit longuement au père Genestout et je lui ai fait la confession de ma vie que je me promettais depuis longtemps de lui faire. Il me semble que la prochaine fois que nous nous reverrons, il y aura entre nous quelque chose qui a toujours manqué jusqu'à présent. »

« Nous menons toujours notre vie d'ermite », écrit Copeau le 2 mai 1944 à Martin du Gard, qui va quitter Nice pour les environs de Figeac sur les conseils de ses amis résistants¹. La traduction des comédies de Shakespeare est terminée, mais les autres projets sont en plan quand survient la mort d'Henri Ghéon². Un choc pour Copeau. « C'était un être très bon, très attaché au travail, très courageux. Et maintenant qu'il n'est plus là, je sens que je l'aimais, et je m'en veux de l'avoir tant délaissé », écrit-il le 29 juin à Martin du Gard. Copeau suit à la radio les étapes de la Libération, comme en témoignent plusieurs passages de son *Journal*. Il s'inquiète du sort de Jean Dasté, arrêté par les Allemands, et s'interroge sur l'avenir : « Que sera, après la guerre, un monde où se retrouveront des jeunes gens habitués à la liberté et à un contact cru avec une vie dangereuse, des hors-la-loi qui auront vécu des mois dans les montagnes et les forêts et se seront habitués à ne pas faire grand cas de la propriété privée et de la vie humaine, des prisonniers depuis cinq ans en Allemagne, des arrivistes qui se sont terrés sous prétexte de se garder pour le moment opportun, des traqués de tout poil, des agents du marché noir, des modérés de toute espèce que les plus grandes perturbations ne parviennent pas à déloger de leur prudence bourgeoise, etc. »

Le 8 septembre 1944, le pays beaunois est libéré. Jean Dasté arrive huit jours plus tard à Pernand. Le convoi qui l'emmenait en Allemagne s'est arrêté à Péronne faute de carburant et il s'est caché pendant deux jours avant l'arrivée des Américains. De retour à Paris, il a retrouvé Pascal, secrétaire général du mouvement Libération, membre du bureau permanent du Conseil national de la Résistance et membre de l'Assemblée consultative³. Copeau qui a tracé les grandes lignes d'une « Célébration de la Résistance », pour le 11 novembre au palais de Chaillot, se rend à Paris pour prendre un certain nombre de contacts. Il prévoit une partie musicale avec Charles Munch et l'orchestre de la société des Grands Concerts, une partie littéraire avec des œuvres naguère clandestines entremêlées d'extraits des appels et discours du général de Gaulle, une chorégraphie « de circonstance » avec Maiène comme récitante⁴. Le 2 octobre, il a la joie d'embrasser son fils « dans le cabinet qu'oc-

cupait naguère Doriot, rue des Pyramides⁵ ». « Paris est dans les bras des Américains... L'épuration fonctionne frénétiquement... Les communistes marquent tous les points qu'ils peuvent. La jeunesse est reine. Il en résulte un air d'optimisme, de gaieté, et quelques dévergondages... Les journaux pullulent. Au *Figaro*, on prend une position d'intelligence et de modération à gauche. Mauriac et Duhamel y tiennent le haut du pavé... Je me sens plus que jamais incapable d'entreprendre quelque chose en public, et ne désire que de retrouver Agnès. »

Le 10 octobre, lors d'un déjeuner chez les Spycket, Jean Schlumberger constate la mauvaise forme de son ami. « Il me dit son état d'angoisse continuelle, ses vertiges, ses pertes de mémoire. Il vit replié sur ses préoccupations ; les événements ne semblent plus l'atteindre. Je suis ému devant cette détresse morne et irritable, je songe à sa mère que nous avons vue amère, ombrageuse, imaginaiement persécutée. La peur de mourir le hante évidemment... À moins qu'on ne lui trouve quelque insuffisance glandulaire, je crains bien qu'il faille désormais renoncer à rien attendre de lui. » Deux jours plus tard, Copeau est pris d'un spasme qui rappelle tristement l'incident de la gare d'Évian. Pascal et Maiène le ramènent en voiture à Pernand où il observe les prescriptions du docteur Tournay avec « un extraordinaire scrupule » bien qu'il ne fasse guère confiance à la médecine. Il se garde de parler de son accident à Gide (qui vit maintenant à Alger) avec qui la correspondance reprend. Il envisage de vendre sa maison, ses meubles, ses livres, et « d'aller s'installer à Ambositra, portier de ce petit couvent ». Deux jours plus tard, il prévoit de passer l'hiver à Alger, dans « une petite pension, à proximité des vieux et chers amis », sous un climat plus clément⁶. L'indécision est à son comble.

Le 15 décembre 1944, la « visite rapide, mais bien réussie » de Michel Saint-Denis et de Jean Oberlé, les deux Français de la BBC, éloigne un moment la morosité. C'est à Paris et à Saint-Cloud que Jacques et Agnès passent le début de l'année 1945. « Trop de travail, sans aucune aide, la longue privation de lettres de Madagascar, une nourriture insuffisante, l'inquiétude prolongée au sujet de Pascal et des émotions de toutes sortes », ont raison de la résistance d'Agnès qui connaît de nombreuses poussées de fièvre. Et puis, il y a la mort de Jérôme Saint-Denis atteint par deux mines devant Mulhouse, le 27 janvier 1945. « Je ne peux ni aller à toi, ni te convier à venir à Pernand, écrit Copeau à Martin du Gard, le

12 mars 1945. Nous sommes tout à fait sans aide, les réfugiés absorbent la moitié des locaux disponibles, le ravitaillement est des plus pénibles, et la santé d'Agnès m'inquiète. Elle a une mine affreuse et la muqueuse pâle. Nous étions partis pour Paris avec l'intention d'y passer un mois au plus. Nous y avons passé au moins soixante-dix jours, dans les conditions les plus pénibles. » Cela n'empêche pas Copeau de retourner à Paris quelques semaines plus tard et d'y retrouver Gide, de retour d'Algérie. « Copeau est magnifique, très peu vieilli, mais on sent en lui un grand fond de mélancolie ; comme toujours sa présence remue tous les vieux souvenirs », écrit la petite dame.

De retour à Pernand, il a une troisième syncope alors qu'il travaillait dans son jardin. « Je me résigne mal au repos complet qui m'est ordonné pour trois mois », écrit-il à Martin du Gard le 7 juillet, avant de lui demander de participer aux frais d'hébergement de Suzanne Bing dans une maison de retraite. Une demande suivie d'effet auprès de nombreux amis dont Gide et Schlumberger. Le 1^{er} août 1945, sur les instances de Maiène, Copeau part avec Agnès consulter son ami le professeur Michaud à Lausanne. « Ici l'amitié m'a convaincu de ce que la seule compétence ne m'avait pas jusqu'à présent persuadé. C'est que tous les inconvénients dont j'ai souffert... ne sont que des inconvénients circulatoires superficiels. On m'a mis au lit, que je n'ai pour ainsi dire pas quitté pendant les quinze premiers jours environ. J'ai dormi, mangé, absorbé quelques petits médicaments, marché, pris l'air au bord du lac sous les arbres d'Ouchy. Et depuis quelques jours, je retrouve ma mine et mon poids, une certaine lucidité et un certain optimisme », écrit-il à Martin du Gard.

De retour à Pernand le 29 septembre, il trouve une lettre de Gide, en souffrance depuis deux semaines, lui proposant de participer au tournage du film adapté de *La Symphonie pastorale* par Jean Delannoy et Jean Aurenche. Gide verrait bien son ami dans le rôle du pasteur aux côtés de Michèle Morgan dans le rôle de la jeune aveugle. « Cela vous changerait des rôles de tortionnaires et de coquins que l'on vous a fait jouer si longtemps⁷ », lui écrit-il. Copeau donne un accord de principe, sous réserve de la lecture du scénario, mais sa réponse arrive trop tard⁸. La déception est grande chez Gide qui espérait retrouver son ami et son nom près du sien sur une nouvelle affiche. Les notes dans le *Journal* de Copeau sont maintenant plus rares. Il relève le départ de Jean Dasté pour

Grenoble où il prend la direction d'un jeune groupe dramatique, l'entrée de Bernard Bing au noviciat dominicain de la Glacière et sa rencontre à Vanves avec la prieure d'Ambositra venue reconduire en France une de ses amies malade. Il reçoit le 14 novembre « une bonne et longue lettre d'Edi, tout exaltée par les responsabilités de son intérim de prieure » et un petit papier pour lui seul dans lequel elle lui parle de Bernard Bing, suite à la confession qu'il lui a faite via un *Journal* de guerre qu'elle est en train de lire.

Copeau ne parle pas, en revanche, de l'élection de Pascal, le 21 octobre 1945, comme député de la Haute-Saône à l'assemblée constituante⁹. « Ce grand garçon n'a pas cessé d'être pour moi un mystère vivant, écrit Copeau à Martin du Gard. De loin Edi m'interroge sur son frère. Je suis incapable de lui répondre... Je crois qu'il est très bon, et je n'en redoute pour lui que davantage le milieu qu'il a choisi. » Copeau sent, avec le retour de l'hiver, les limites des bienfaits de sa cure en Suisse. « Agnès est devenue très sensible au froid, plus sensible encore à tout ce qui menace ceux qu'elle aime. Je nourris l'espoir de lui ménager un séjour au Danemark dans sa famille pour la durée du temps que je passerai moi-même à Madagascar, si Madagascar il y a. Je crois qu'elle refleurirait, délivrée de tout souci de maison. Et j'irais la chercher à mon retour », écrit-il à Martin du Gard dont il partage désormais « l'indifférence totale vis-à-vis de la page à publier ».

« Je reprends ce journal et vais essayer d'écrire chaque jour quelques lignes, pour me ressaisir, me redresser, car j'ai traversé une mauvaise période et n'en suis pas encore sorti », écrit Copeau le 26 janvier. Mais il n'y aura que quatre petites notes pour l'année 1946, dont la plus importante concerne les états d'âme de Pascal qui se demande si sa voie n'est pas plutôt dans le journalisme. Fin mars, Copeau a une nouvelle syncope à Paris. L'idée de la mort s'incruste un peu plus dans son esprit et il redoute que Gide (de dix ans son aîné) disparaisse sans qu'ils se soient revus. Le 5 mai 1946, il l'invite à Pernand non sans souligner les difficultés de ravitaillement. « Trop de soins, d'obligations et de menus soucis me retiennent à Paris — sans compter un gros rhume qui, lui, me retient en chambre depuis huit jours, toussant, crachant (ou tâchant de cracher), suffoquant », répond Gide. C'est à Paris que les deux amis se revoient¹⁰, tandis que la qualité de la relation avec Martin du Gard se dégrade subitement. Dans une lettre du 5 juillet, Copeau lui reproche avec une certaine véhémence de ne pas être venu le voir à Saint-Cloud.

« Tu es venu à Paris sans même m'en prévenir, sans faire le moindre geste pour préparer une rencontre », répond Martin du Gard qui, par ailleurs, a été immobilisé par une « pénible et mystérieuse douleur au talon » dont il s'étonne que Copeau n'ait rien su. Et de conclure : « Il n'y a dans tout cela qu'un absurde carambolage de malchances et de malentendus qui ne peuvent pas laisser la plus petite trace, qui ne peuvent infliger la plus petite rayure au cristal de notre amitié. »

« Laissons cela, si tu veux bien, répond Copeau. Je n'ai rien su du tout de l'état réel de ta santé. J'étais moi-même extrêmement fatigué et, de ce fait, peut-être un peu plus quinteux que d'habitude. Pardonne-moi. Et puis je venais d'encaisser cette forte déconvenue du voyage à Madagascar loupé¹¹... Maintenant nous nous apprêtons à mettre le cap sur Copenhague. J'ai besoin de changer d'air, de figures, de paysage quotidien. Agnès est tellement joyeuse depuis que ce départ est décidé, que cela me fait du bien¹². » Voilà un retour aux sources qui scelle l'union après bien des vicissitudes. « 16 mars 1896 — date du Beau Jardin ! Je n'arrive pas à me sentir solennelle et sentimentale car il me semble que c'était hier ! écrit Agnès à Jacques... Ce matin, j'ai essayé de m'imaginer ce jour-là — en 1896 — où j'allais engager ma vie, en la confiant à un garçon de dix-sept ans ! Heureuse et sage folie ! Quel malheur si nous ne l'avions pas commise ! Qu'aurions-nous fait toute la vie, l'un sans l'autre ? »

Gide a obtenu de Gallimard un exemplaire du *Petit Pauvre* qui vient de sortir des presses. Il n'apprécie pas vraiment cet opus et c'est pressé par Martin du Gard qu'il écrit à Copeau en octobre en évitant un jugement trop abrupt. « Un miracle d'amitié et d'habileté », écrit à juste titre la petite dame. Martin du Gard éprouve le même embarras devant le *Petit Pauvre* que lui a prêté Gide. « Il me serait intolérable de penser que mon silence puisse te faire croire à mon indifférence devant ces pages frémissantes où je perçois si bien le chant d'une âme, bien que je n'entende pas ce langage comme il doit être entendu », écrit-il à son ami. Schlumberger est, en revanche, touché par *Le Petit Pauvre*. Il voit dans l'histoire de « ce saint trahi par ses disciples, mais que baigne pourtant une paix angélique... le témoignage culminant de la vie intérieure de Copeau, la pure expression d'une victoire remportée sur l'orgueil et sur un génie en conflit avec ses propres dons ». « Tu as mis dans cette œuvre le plus pur de ce que tu avais à dire, la plus secrète richesse que la foi t'a apportée, lui écrit-il le 17 février 1947. Tu as su trouver la forme qui permettait d'y toucher sans irrespect, sans appel à

des moyens dramatiques qui ont trop servi à exprimer d'autres choses... J'admire cette abnégation par laquelle tu t'es forcé à ne laisser parler que l'amour divin. Tu as évité la tentation de trop d'effusions dans les splendeurs de la langue mystique et tu n'as pas permis que nous en fussions distraits de l'essentiel, qui était l'acheminement vers la parfaite simplicité du cœur. »

La pièce ne sera pas montée du vivant de Copeau. La première représentation aura lieu, en 1950, au festival d'art sacré de San Miniato près de Pise, sous la direction d'Orazio Costa, qui avait travaillé avec Copeau à Florence, en 1938. La pièce sera montée en France, en 1988¹³, par Djamel Guesmi avec quelques coupures qui n'altèrent ni la pensée de l'auteur, ni le déroulement de l'action. Il n'utilisera pas la musique composée par Joseph Samson. Les oiseaux voletant autour de François seront suggérés par une musique évoquant un bruit d'ailes, les chœurs (liturgique et dramatique) ne souligneront pas le déroulement de l'action, comme l'avait prévu Copeau. C'est le Coryphée — l'archange saint Michel — tout de blanc vêtu, qui, de la chaire, va assumer le déroulement liturgique du drame ponctué par les frères compagnons vêtus de bure brune, la tunique serrée à la taille d'une grosse corde, les pieds nus dans des sandales. Les voûtes et les vitraux constitueront un magnifique décor naturel pour l'action qui se déroule sur les degrés de l'autel de chacune des églises dans une mise en scène très sobre, bien dans l'esprit de Copeau.

Mais revenons à l'automne 1946. Le 15 octobre, Copeau part en Belgique pour un mois de lectures avec pour programme : *Le Bourgeois gentilhomme*, *Hamlet* dans sa traduction, et *L'Annonce faite à Marie*. C'est sa dernière tournée. Agnès, inquiète de son état de santé, écrit à son insu à Martin du Gard pour lui demander de faire annuler la conférence sur le Vieux-Colombier prévue à Monte Carlo le 27 février 1947. L'inquiétude grandit avec les troubles violents qui éclatent, à Madagascar, le 29 mars 1947. De nombreux Français sont massacrés et leurs biens pillés dans un contexte de grave crise économique. Marcel de Coppet, haut-commissaire de la France à Madagascar et gendre de Martin du Gard, fait placer des forces très importantes autour d'Ambositra. La révolte cesse après quatre mois d'une répression très dure qui fait environ quatre-vingt mille victimes.

Copeau vit de plus en plus au ralenti. Il n'écrit rien dans son *Journal* au cours de l'année 1947 et ses lettres se font rares. Le

15 novembre 1947, il envoie un télégramme pour féliciter Gide qui vient d'obtenir le prix Nobel de littérature, mais ne parvient pas à lui écrire avant le 27 décembre tant la « perspective d'une lettre suffit à le paralyser¹⁴ ». Ce n'est qu'en avril 1948 que Gide et Copeau vont se retrouver à Paris. « Euphorie, simplicité foncière », écrit-il à Agnès. Il semble en meilleure forme, comme en témoigne Schlumberger qui déjeune avec lui à Saint-Cloud. Mais Copeau a aperçu, chez Gide, « une volumineuse épître » de Martin du Gard et son cœur en est « mordu par un affreux sentiment de jalousie » dont il demande à être délivré. « Cette jalousie me touche, et me flatte aux points sensibles, mais elle n'est guère justifiée », répond Martin du Gard, tout en demandant à Copeau de la remplacer par « un sentiment plus juste, plus amical : de compassion, pour le vieux bonhomme, empêtré, et las, qu'il est hélas, devenu ».

C'est dans le souvenir que vit le plus souvent le trio Copeau-Gide-Martin du Gard. De vieilles connaissances tirent leur révérence¹⁵, et des anciens élèves commencent à occuper le devant de la scène. C'est le cas de Jean Dasté qui a créé, en septembre 1947, la Comédie de Saint-Etienne après la dissolution, faute de subventions, de la compagnie des Comédiens de Grenoble¹⁶. La jeune troupe, de retour de Paris, joue à Pernand et à Beaune à la mi-juin 1948. Le premier soir, elle interprète en plein air *Les Fourberies de Scapin* et *Ce que murmure la Sumida*, un nô du XIV^e siècle adapté par Suzanne Bing. Suivent de vieilles chansons dans la cuverie et une représentation au théâtre de Beaune avec *L'École des femmes*. « Jean est excellent, ses camarades aussi. Et Maïène jouait le nô avec beaucoup de style et la plus grande simplicité. Le public a été conquis. Je suis fier d'eux », écrit Copeau dans son *Journal*. Le 15 septembre, c'est Martin du Gard qui ranime la flamme du souvenir. Il a retrouvé Charles Goldblatt en vacances près du Tertre. Celui qui avait tenu le rôle de Saki dans le *Saül* d'André Gide s'est notamment illustré comme parolier et acteur de cinéma aux côtés de Jean Vigo¹⁷. Encore un élève qui a fait son chemin.

Jean Schlumberger vient passer huit jours à Pernand à la mi-octobre 1948. La communication s'établit peu à peu. « Je lui ai lu les premiers chapitres de mes *Souvenirs*. Il semblait bien écouter, mais nous nous demandions, Agnès et moi, s'il avait bien pu suivre des textes aussi serrés... Le lendemain pourtant, il m'a dit : "Je tiens à te dire combien j'ai trouvé excellent ce que tu m'as lu hier..." Point, semble-t-il, d'amertume aiguë ou de désespoir. Il lui est arrivé

de dire : un jour j'écrirai ceci ou cela. Le pensait-il vraiment ou cherchait-il à se tromper ? Bien qu'il communie tous les dimanches, son état religieux, me dit Agnès, paraît peu exalté et peu capable de le soutenir. Tout est ralenti, ses paroles, ses gestes, ses idées. Il passe de longues heures dans son fauteuil. Je doute qu'il soit encore capable de lire un livre en y maintenant son attention. Il écrit de courtes lettres, mais avec effort, et il avouait à Agnès qu'écrivant à une personne il lui arrivait de brusquement se surprendre à écrire à une autre. Il fait durer les repas une heure et demie, s'avisant de se resservir quand tout le monde a fini, comme pour se venger de sa dépendance par de petits despotismes. Souvent grognon, très susceptible, avec un regard soudain dur et méchant. »

« En le tirant momentanément de sa torpeur, ma présence lui a été bienfaisante et elle a été un secours pour Agnès qui supporte avec un courage admirable ce morne affreux, ces petits despotismes, ces humeurs qu'il faut ménager, écrit Schlumberger à Gide auquel il raconte sa visite à Pernand. La seule lueur de la journée, ce sont les lettres qu'apporte le courrier. Le moindre signe d'affection apporte un soulagement dans ce marasme. » Le 23 octobre, Gide donne des nouvelles de sa santé chancelante qui ne l'a cependant pas empêché de « mener à peu près à bien », avec Pierre Herbart, un scénario extrait de son roman *Isabelle* pour lequel il recherche un cinéaste¹⁸. Fin décembre 1948, Copeau lit à la radiodiffusion française son manifeste de 1913 dans le cadre de la Tribune de Paris, à laquelle participent Jean-Louis Barrault, André Obey, André Barsacq, Michel Saint-Denis et Charles Dullin. Une réunion d'intimes est organisée à Saint-Cloud, chez Marie-Hélène Dasté, à l'occasion des soixante-dix ans de son père que célèbrent par ailleurs *Les Nouvelles littéraires* et *Le Figaro littéraire*, avec des articles de Georges Duhamel, André Gide, Roger Martin du Gard, Jules Romains, Valentine Tessier, Blanche Albane-Duhamel, Charles Vildrac, Louis Jouvet, Charles Dullin, Isabelle Rivière, Jean Schlumberger et André Obey. C'est l'article de Martin du Gard qui semble avoir le plus ému Copeau.

« Chers amis, Jacques est très malade, sans connaissance depuis deux jours, écrit Agnès aux Martin du Gard, le 20 octobre 1949. Dans l'impossibilité de trouver une infirmière capable, nous nous sommes décidées, Maiène et moi, d'accord avec le médecin, à le faire transporter à l'excellent hôpital de Beaune. Il y est depuis trois jours, et j'y suis hospitalisée avec lui, mais hélas il ne me reconnaît

plus, c'est donc plutôt un réconfort pour moi d'être auprès de lui, que pour lui, qui maintenant semble avoir dit adieu à toute joie, toute peine humaine. Il ne souffre pas, est insensible aux piqûres et autres soins qu'on lui fait subir. Sans cette pénible respiration précipitée et bruyante, il aurait un air paisible et serein, tel qu'il a été ces deux derniers mois où avec angoisse nous l'avons vu s'incliner vers la fin. » Jacques Copeau s'éteint le jour même à seize heures. Peu avant d'entrer en scène au Théâtre Marigny, lors de la première du *Procès* de Kafka, Maiène appelle l'hospice de Beaune et apprend la mort de son père. Elle joue la scène principale avec Jean-Louis Barrault puis prend le train pour Beaune où elle retrouve sa mère qui lui dit : « Regarde comme il a l'air jeune, il est si jeune, c'est mon jeune fiancé d'autrefois¹⁹. »

« Agnès, toute réduite, le visage sillonné de rides qui se sont accusées, mais illuminée de sérénité et joyeuse de sentir autour d'elle les amitiés auxquelles elle tient », note Jean Schlumberger, venu avec sa fille Monique dans la voiture des Spycket. « Bien chère amie, mon cœur déborde, et je ne sais quoi vous écrire. Hier, avant-hier déjà, j'essayais en vain. Je serais près de vous que ma tristesse ne pourrait s'exprimer davantage ; et pourtant mes pensées, celles de mon cœur, même avant la séparation, allaient vers vous sans cesse, écrit Gide à Agnès. J'imaginai vos occupations près de lui, cette lente séparation, ces faux retours vers une demi-santé trompeuse et les silences et les appréhensions... Depuis la mort de Madeleine aucun deuil ne pouvait me toucher davantage, vous le savez et que, vivant surtout dans le passé, je reste tout dépaysé dans le présent. Le souvenir de Jacques reste attaché à tant de belles heures que j'y reviens sans cesse et pour vous retrouver près de lui. Chère amie, je vous embrasse bien fort, tendrement, tristement. »

Les obsèques ont lieu à Pernand le 24 octobre, à dix heures. « Ce fut parfait de simplicité, de recueillement et en même temps très impressionnant, écrit Jacques Prieur à ses enfants²⁰. L'église était pleine à craquer. La messe fut chantée par la Schola de Beaune²¹. L'abbé Delaborde fit une très belle oraison funèbre sur le converti et le chrétien que fut Copeau qui, le dimanche à l'église, quand il n'y avait pas de messe, commentait l'Évangile aux fidèles. Avant l'absoute, le jeune dominicain²² nous dit : "Mes frères, je vais vous lire le Cantique du Soleil de saint François d'Assise, que le Patron aimait tant ; ensuite nous réciterons un Notre-Père pour le repos de son âme..." Au cimetière, deux discours, un du maire, au nom de la com-

mune, un de l'adjoint, au nom des catholiques de Pernand. Les deux pas mal, très nature, pas énormément de style, mais de l'émotion et du sentiment²³. » Un hommage à Copeau est rendu l'après-midi du 26 novembre 1949, à Paris, au Théâtre Marigny. « Ce qu'il fallait, salle pleine, respectueuse et émue, écrit Schlumberger... Autour du fil directeur d'une biographie de Copeau, Michel Saint-Denis groupe très ingénieusement les diverses scènes qu'on va jouer et que Madeleine Renaud coupera par la lecture d'un hommage d'amis. On n'a pas pu lire celui de Claudel car il n'y parlait que de lui-même. Celui de Gide vient en queue et me paraît être ce qu'il fallait. »

Agnès reste seule à Pernand. Maiène, comme Pascal, vont la voir quand leur métier leur en laisse la possibilité. Une courte visite de Sabine Schlumberger, « fine, discrète et très confiante », une visite de sa petite-fille Catherine, avec quelques comparses de l'Old Vic Theater de Londres, rompent la monotonie des journées solitaires. Agnès a revu Gide, en février 1950, lors d'un séjour à Saint-Cloud chez Maiène et l'a embrassé sur le crâne comme elle embrassait Jacques. Elle envoie à son ami une photo de Jacques dont l'air un peu hautain rappelle le temps où il dominait son public trop lent à s'installer à son goût. Gide, très heureux de cet envoi, lui adresse le dernier volume de son *Journal*. « Ce n'est pas sans appréhension que j'ai coupé ces feuillets, me demandant s'il fallait les lire, écrit Agnès à Martin du Gard... Il y a bien des choses d'André que je n'ai jamais lues, du reste mise en garde par lui-même, qui, dédicçant ses livres à Jacques seul, ajoutait : "Ce n'est pas pour vous, Agnès" — et je me le tenais pour dit... Mais après tout, j'ai lu ce *Journal*, presque toujours avec intérêt... Tenez-moi bien au courant de l'état d'André. En le perdant, ce serait comme si Jacques de nouveau mourait. »

C'est Agnès qui part la première alors que Maiène est en tournée en Amérique du Sud avec la Compagnie Renaud-Barrault. Elle s'éteint sans souffrance, dans la nuit du 10 au 11 mai 1950, d'un arrêt brusque du cœur. « J'avais eu le bonheur de passer quelques jours avec elle, il y a juste une semaine, écrit Pascal à Martin du Gard. Pour la 78^e fois (ou presque) de sa vie, elle accueillait le Printemps avec un enthousiasme toujours nouveau. Cependant, sur la tombe de papa, quelques secondes du sanglot le plus déchirant que j'aie jamais entendu m'avaient fait comprendre que cette blessure ne pouvait se fermer. » « Je sais combien elle vous aimait et je sais aussi quelle était votre amitié pour ma vieille maman, écrit Pascal à Gide. Elle a eu la mort qu'elle souhaitait et qu'elle méri-

tait... Si nous, dans notre égoïsme d'enfants, nous pensions qu'elle pouvait encore vivre longtemps, elle, en réalité, ne supportait pas la séparation. Elle m'avait montré votre petite lettre accusant réception de la photo de papa. Elle s'inquiétait dans presque chacune de ses lettres de votre santé et avait été très heureuse de vous savoir sur pied et en voyage. »

« Le besoin que tu as éprouvé de m'écrire me touche, lui répond Gide. Tu ne t'es pas mépris sur la part que je prendrais à votre deuil. L'amitié que j'avais pour ta mère n'était point faite seulement des souvenirs d'un cher passé où ton père et ma femme se trouvaient étroitement mêlés (tu sais que ta mère était la meilleure, et autant dire la seule amie de celle que vous appeliez tante Madeleine). En plus de cela, mon entente avec Agnès était profonde, plus intime que celle qui me liait à ton père ; et nous n'avions souvent même plus besoin de paroles pour nous comprendre... Elle a eu la fin qu'elle eût souhaitée et que nous pouvions souhaiter pour elle ; à ce point en harmonie avec tout le reste de sa vie ! Que cette sérénité me paraît belle ! »

*

Intervenant en 1979 au colloque universitaire de Dijon, Pascal Copeau déclare « que sa modeste communication en forme de confidence sera peut-être de nature à détruire la légende du Copeau janséniste et doctrinaire pour laisser apparaître l'homme de chair tiraillé entre l'héroïsme et la faiblesse, entre l'action et la contemplation. Ou, en d'autres termes, laisser apparaître l'homme de passion au double sens du mot : la passion commandant le corps et l'esprit, poussant à la création, et la passion comprise comme le chemin douloureux d'une vie ». La motivation est symétrique chez sa sœur, Marie-Hélène Dasté : « Il me fallait, non pas garder la mémoire de mon père qui, évidemment, se gardait bien toute seule, mais essayer de remettre les choses. Car il s'était créé autour de lui comme une légende. On l'avait fait survivre sous l'espèce d'un patron très sévère, très triste, très dogmatique, un discoureur plutôt qu'un homme de théâtre, un homme sévère, un homme pas vivant, pas aimable, pour ses semblables », dit-elle au début du film *Entre deux jardins* de Laszlo Horvath. La personnalité de Copeau, non son œuvre, était donc alors en question pour ces deux enfants.

Le temps a passé. Jacques Copeau est aujourd'hui moins présent

dans la mémoire collective que Louis Jouvet ou Charles Dullin, voire Valentine Tessier auxquels il a mis le pied à l'étrier... Les grandes lignes du manifeste de 1913 sont, depuis longtemps, entrées en application, le théâtre de boulevard continue de remplir des salles et l'on a, le plus souvent, oublié le nom des pionniers d'une décentralisation culturelle réussie. Copeau et les membres de sa famille, les Copiaus, *Le Miracle du pain doré*, sont devenus des icônes dans le pays beaunois, et le relatif malaise provoqué par des articles de presse mettant en cause l'action de Copeau à la tête de la Comédie-Française s'est rapidement dissipé. Légende noire, ou rose, certains d'entre nous ont besoin de légende tandis que d'autres ont besoin de procès (en accusation ou en réhabilitation). L'article de Brigitte Salino, dans *Le Monde* du 15 avril 1998, est très représentatif à cet égard : « Deux administrateurs ont dirigé la Maison, écrit-elle dans son compte-rendu du livre de Marie-Agnès Joubert. Jacques Copeau et Jean-Louis Vaudoyer. La statue de Jacques Copeau, qui œuvra à la Comédie-Française dans la ligne de Vichy, tombe. En revanche, les travaux de Marie-Agnès Joubert vont dans le sens d'une réhabilitation relative de Jean-Louis Vaudoyer. » Après avoir parlé de « docilité très douteuse » de la part de Copeau, Brigitte Salino écrit : « En janvier 1941, l'administrateur démissionne. Il continuera à soutenir Vichy et laissera pour meilleur souvenir de son passage à la Comédie-Française l'engagement de Jean-Louis Barrault. » Ce que nous avons dit précédemment donne la mesure de ce raccourci²⁴.

Il y a, inévitablement, une part de subjectivité chez l'historien. Autant l'assumer ! Je suis, dans cette étude, plus loin du risque hagiographique que dans mes deux précédentes biographies. C'est pour Agnès Copeau que j'ai ressenti une très grande admiration... L'abondance des sources privées m'a permis de connaître la partie intime d'un personnage avec lequel j'ai vécu intensément pendant plus de quatre ans. J'ai été impressionné par la lucidité impitoyable de Copeau, souvent regretté (comme ses amis) son côté velléitaire, son manque d'adaptation aux réalités économiques, ce que Jean Schlumberger a appelé le « refus de pactiser avec le réel ». « De plus en plus détourné d'un monde où ses succès mêmes ne pourraient plus que le décevoir », Copeau a « logiquement cherché en Dieu cet absolu vainement poursuivi tout au long de sa route ». J'ai suivi avec beaucoup d'intérêt son passage d'une vision gidienne à une des visions chrétiennes de la société et le débat qu'il a induit avec Gide et Martin du Gard. Cela m'a permis de mieux comprendre les ori-

gines et le contenu de ces visions (qu'au demeurant, je ne partage pas), tout en les situant dans ce contexte si particulier de l'entre-deux-guerres. Historien du politique, dont les travaux précédents étaient centrés sur la problématique guerre et paix au début du XX^e siècle, je n'ai pas manqué d'observer Copeau pendant les deux conflits mondiaux et mesuré le poids du ressentiment contre les Allemands. J'avais beaucoup parcouru *L'Action française* en travaillant sur André Maginot, j'ai retrouvé ce journal sous l'angle littéraire et perçu de façon fugace son empreinte chez Copeau. Avec cette impression, pour moi rassurante, de constater une fois de plus que la propagande (au sens le plus outrancier du terme) n'anéantit pas toujours la capacité de jugement.

Le passage de l'adolescence en révolte à la situation de père de famille très attaché à ses enfants qu'il a parfois du mal à comprendre a été aussi un passionnant sujet d'étude. Je considère *La Maison natale* comme un chef-d'œuvre, et j'espère que cette approche intemporelle des problèmes familiaux retrouvera un jour la scène. L'histoire d'amour de Jacques et d'Agnes sur fond d'infidélité récurrente du premier est à la fois romanesque et émouvante. La sensualité précocement éveillée n'est sans doute pas la seule clé de compréhension du donjuanisme qui ne cède qu'à la vieillesse. Il semble qu'il y a eu chez Copeau un constant besoin de conquête en même temps qu'un fort besoin d'être aimé en liaison avec un manque d'estime de soi combiné à cet orgueil qu'il a constamment cherché à éliminer²⁵. L'amitié avec Gide et Martin du Gard a résisté à bien des divergences. C'est finalement du père Genestout qu'il a été le plus proche. Sur le plan professionnel, c'est avec Suzanne Bing, Alexandre Janvier et André Barsacq qu'il a été constamment en phase. Copeau s'est brouillé avec beaucoup de monde, avec dans certains cas, le sentiment très douloureux d'avoir été trahi. Le sens élevé des valeurs, le perfectionnisme, une grande vulnérabilité dans les contacts sociaux, la propension à l'autocritique, l'intériorisation douloureuse des échecs évoquent la notion de « personnalité sensitive » au sens des travaux d'Ernst Kretschmer²⁶, au point que la vie de Copeau pourrait être un sujet de recherche en psychologie.

Copeau a été un observateur perspicace qui, d'un coup d'œil, faisait l'inventaire d'une pièce, sondait les reins et les cœurs sans la moindre aménité, puis brossait de vivants tableaux des milieux ou des personnes qu'il rencontrait. Son sens critique s'est exercé à propos du théâtre comme d'un certain nombre d'œuvres littéraires avec

quelque résultat auprès de Gide dans la première partie de sa carrière. Il a peu écrit malgré ce talent de plume, au grand dam de plusieurs de ses amis. Se sentant investi d'une mission de rénovation du Théâtre, il s'est lancé dans l'aventure à trente-cinq ans sans la moindre expérience. Il a fait « sur le vif, incomplètement et brutalement l'apprentissage de comédien, de régisseur et de chef de troupe ». Impérieux réformateur, il savait sans doute plus clairement ce qu'il ne voulait pas que ce qu'il voulait obtenir. Il a beaucoup cherché, n'a pas hésité à expérimenter sans trop se soucier des questions financières pour lesquelles il a souvent bénéficié d'appuis conséquents²⁷. Il n'a pas su entretenir le dévouement à sa cause, si marqué au moment de la fondation du Vieux-Colombier. Il a été un « commenceur », comme le lui a dit Jules Romains, et a laissé d'autres recueillir les fruits de ses audaces (non sans en éprouver une certaine amertume).

Sa carrière de metteur en scène et de comédien est impressionnante tant en Europe occidentale qu'aux États-Unis. Il a monté plus de quatre-vingt-dix pièces²⁸, dont une nette majorité de comédies, en puisant dans un vaste répertoire : des mystères du Moyen Âge aux pièces de ses contemporains. Sa recherche de l'authenticité dans la mise en scène des grands classiques est l'un de ses apports à l'art théâtral, mais il n'a finalement monté que quatre comédies de Shakespeare et sept de Molière, ses maîtres sur lesquels il a beaucoup travaillé dans le cadre d'une édition de qualité de leurs œuvres. Les pièces de ses contemporains ont représenté un petit tiers de son répertoire et cette proportion aurait sans doute été plus importante s'il avait trouvé les auteurs répondant à ses attentes. Il ne s'est pas du tout entendu avec Claudel et a souvent rencontré des problèmes avec ses amis dans la mise en scène de leurs pièces. Il a transposé *Les Frères Karamazov* à la scène, réalisé plusieurs adaptations de pièces « classiques », mais n'a écrit que deux œuvres majeures : *La Maison natale* et *Le Petit Pauvre*. La première n'a pas été un succès en termes de fréquentation, la seconde n'a pas été représentée de son vivant. Il a en vain cherché à faire naître une Comédie nouvelle, mais a su sortir le théâtre des salles de spectacle en utilisant des cadres prestigieux. Et c'est finalement ce type de spectacle illustrant sa conception du théâtre populaire qui lui a donné pleine satisfaction au terme de sa recherche du Théâtre perdu. Sa carrière de lecteur a été féconde. Il n'a pas seulement été le récitant dans des œuvres majeures comme *Le Roi David* de Honegger, il a tenu des auditoires

en haleine avec *Les Perses* d'Eschyle, des textes de Péguy, ou en donnant vie aux multiples personnages de pièces de théâtre²⁹. Il est plus difficile de porter un jugement sur l'acteur qui, en perfectionniste de premier rang, ne se trouvait pas bon³⁰. Il a pourtant incarné une cinquantaine de personnages (dont cinq au cinéma) et, par une méthode intuitive de recrutement, su découvrir des potentialités qui, son enseignement aidant, allaient donner naissance à nombre de talents.

« Mon rêve est d'être, un jour, utile à la société, à mon pays, à l'Idée humaine, c'est de me sacrifier un peu pour ceux qui ont besoin de bonnes paroles », avait écrit Copeau à Léon Bellé en 1894. Il est, incontestablement, allé au bout de son rêve.

NOTES

1. Les Martin du Gard arrivent le 15 mai à Figeac et échappent ainsi à une « expédition punitive » ordonnée par les Allemands.

2. En novembre 1944, Copeau lit — ou relit — l'œuvre de Ghéon avec un « préjugé plutôt favorable ». « Je ne me pardonne pas d'avoir à ce point méconnu le pauvre Ghéon. Invention, variété, trouvailles d'expression, fluidité et solidité de composition, naturel des dialogues, gravité de la doctrine, étendue de l'information — tout cela me cause de l'étonnement, et m'emplit d'admiration », écrit-il dans son *Journal*.

3. Pascal Copeau se présente à la présidence de l'Assemblée consultative, mais une majorité lui préfère le socialiste Félix Gouin.

4. Il compte sur le concours de Maiène et de Jean Dasté, d'André Obey, d'Arthur Honegger et de René Moulaert.

5. Jacques Doriot, député-maire de Saint-Denis, fonde le parti populaire français en 1936. Ultra de la collaboration, il combat en U.R.S.S. sous uniforme allemand.

6. Copeau renoncera à ce séjour et s'excusera auprès de Gide et d'Anne Heurgon (fille de Paul Desjardins) qui s'étaient démenés pour lui trouver un point de chute.

7. Par exemple, dans *La Vénus d'or*, film réalisé en 1937 par Jean Delannoy et Charles Mère, où Copeau campe un voleur.

8. Le rôle du pasteur est confié à Pierre Blanchar. Le film recevra plusieurs prix au festival de Cannes de 1946.

9. Il est élu sur une liste Union de la Résistance et du parti communiste et élu rapporteur à la commission de la Constitution.

10. Notons que Jacques, Agnès, Maiène et Pascal vont, le 5 juin, s'incliner sur la tombe de Madeleine Gide à Cuverville.

11. Marcel de Coppet avait promis de l’emmener par avion à Madagascar.

12. Agnès, Jacques, Maiène et Catherine séjourneront au Danemark du 19 juillet au 30 août 1946.

13. Les représentations auront lieu le 5 août à la basilique de La Madeleine à Vézelay, le 6 à la collégiale de Beaune, le 7 dans l’église de Pernand-Vergelesses, le 4 octobre à l’occasion de la Saint-François au couvent des Franciscains de Paris avec treize acteurs pour trente-trois personnages. C’est Guesmi qui interprètera le rôle de François.

14. Sollicité par Edi, Gide adresse en janvier 1948 un chèque de 100 000 francs au prieuré d’Ambositra « en souvenir de Madeleine et de tout le souriant passé ». Il s’agit de financer la construction d’une petite ferme pour apprendre aux autochtones « à se procurer eux-mêmes un paisible bien-être ». La générosité de Gide émeut profondément les Copeau.

15. Berthe Lemarié décède le 7 mars 1948 avant que Copeau, prévenu de ses graves problèmes de santé par Martin du Gard, ait eu le temps de lui écrire. Le 7 septembre 1948, c’est André Suarès qui s’éteint à l’âge de quatre-vingts ans.

16. Ce sont les débuts de la décentralisation théâtrale sous l’impulsion de Jeanne Laurent, haut-fonctionnaire au ministère de l’Éducation nationale.

17. On trouve son nom au générique de *Zéro de conduite* (1933) et de *L’Atalante* (1934) — film dans lequel jouent également Jean Dasté et Gilles Margaritis.

18. Gide qui souffre de problèmes cardiaques a été opéré d’urgence d’une otite au cours de l’été. Le scénario de Gide sera porté à la télévision, en 1970, par Jean-Jacques Thierry.

19. *Entre deux jardins : le Vieux-Colombier de Jacques Copeau*, film réalisé par Laszlo Horvath en 1993.

20. Jacques Prieur, viticulteur et négociant, a été l’un des soutiens des Copiaus en tant que président du syndicat d’initiative de Meursault. Il avait l’habitude d’adresser une lettre circulaire à ses enfants.

21. Elle est dirigée par Joseph Samson.

22. Bernard Bing.

23. « Les théâtres de Paris se sont fait représenter par des fleurs. Seuls sont venus les Barsacq et c’est mieux ainsi », écrit Jean Schlumberger.

24. Voir chapitre XXI.

25. Deux citations aux deux extrémités de sa vie sont très éclairantes : « Pour qu’on m’aime, je veux qu’on m’aime bien », écrit-il à Léon Bellé, le 23 décembre 1894. « J’étais peut-être né pour être un tyran moral et intellectuel, écrit-il en 1943. On l’insinue souvent. On m’a souvent comparé à un abbé. Mais je suis lâche. La présence, le contact me dérèglent. Le besoin de me faire aimer succède immédiatement à la volonté de m’imposer. Mes souffrances me sont venues de ce manque de volonté de m’imposer, de cette paresse, de ce découragement que les êtres m’inspi-

rent. De là vient que j'ai abandonné tant d'entreprises. Principalement dans mon métier de théâtre, le besoin de me faire aimer neutralisait la volonté de m'imposer. »

26. Psychiatre allemand (1888-1964).

27. « Copeau a toujours eu autour de lui des amis pour lui sauver la mise, pour trouver l'argent qui manquait, ou pour éviter une bûche sérieuse : c'est à cause de cela qu'il se refuse si obstinément à composer avec les réalités », écrit Martin du Gard dans son *Journal*, le 11 février 1920.

28. Dont, il est vrai, un certain nombre de pièces en un acte.

29. Les lectures de Copeau ont durablement marqué ses enfants et sa petite-fille. « Quand papa était avec nous au Limon, il n'y avait pas, le soir, de lecture par maman d'interminables romans de chevalerie en danois naturellement : nous avions pour nous tout seuls l'admirable lecteur Jacques Copeau », rappelle son fils en 1979.

30. « Vu ma figure, à l'écran (un commencement de lecture, pris par Tédesco). C'est effrayant. Je ne m'aime guère et comprends ceux qui ne m'aiment pas », écrit-il dans son *Journal*, le 2 décembre 1929.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre I : UNE ADOLESCENCE TOURMENTÉE	7
Chapitre II : DANS L'INTIMITÉ D'ANDRÉ GIDE	19
Chapitre III : « POUVOIR ENFIN ÉCRIRE »	31
Chapitre IV : DE LA <i>NRF</i> AU VIEUX-COLOMBIER	41
Chapitre V : LA PREMIÈRE SAISON DU VIEUX-COLOMBIER ..	53
Chapitre VI : UN MOBILISÉ QUI RONGE SON FREIN	65
Chapitre VII : LE TEMPS DE LA RÉFLEXION	77
Chapitre VIII : LE MIRAGE AMÉRICAIN	90
Chapitre IX : UNE TROUPE EN DÉLIQUESCENCE	103
Chapitre X : UNE SAISON EN ENFER	116
Chapitre XI : UNE SECONDE NAISSANCE LABORIEUSE	127
Chapitre XII : RUPTURES	140
Chapitre XIII : LE DÉCROCHAGE	152
Chapitre XIV : DE LA COMMUNAUTÉ DE MORTEUIL AUX COPIAUS	165
Chapitre XV : LE MAÎTRE FACE À SES ÉLÈVES	179
Chapitre XVI : UNE RELIGIOSITÉ QUI CHAMBOULE DE VIEILLES AMITIÉS	193
Chapitre XVII : CAVALIER SEUL	207
Chapitre XVIII : DU MAI FLORENTIN AU CINÉMA	220
Chapitre XIX : EN QUÊTE D'UN ÉQUILIBRE PERSONNEL ...	234
Chapitre XX : « DRÔLE DE GUERRE »	246
Chapitre XXI : UN PÉRILLEUX INTÉRIM À LA COMÉDIE-FRANÇAISE	259
Chapitre XXII : UNE DEMI-RETRAITE	277
Chapitre XXIII : LE CHANT DU CYGNE	291
ÉPILOGUE	305
SOURCES ET ÉLÉMENTS BIBLIOGRAPHIQUES	323